

BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE

Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 11 (Mai 1996)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

LES PRISONNIERS DE GUERRE : témoignages

GEORGES ANTAGNAGUE

Georges Antagnague était menuisier d'étude à l'usine d'aviation Dewoitine quand il fut mobilisé au 617^e Pionnier, en septembre 1939. Il avait 35 ans.

Il est fait prisonnier le 8 mai 1940 à Marly-le-grand. Avec ses camarades d'infortune, ils sont conduits "à pied, à travers champs, pour laisser la route aux Fritz et à leurs chars". A Bollin ils montent dans les trains de marchandises ouverts, ils sont reçus à Trèves par les jeunesses hitlériennes et y restent deux jours. Puis, nouveau départ en train dans les wagons fermés, 30 ou 40 hommes par wagon et c'est l'arrivée au camp d'ALTENGRABOW (cimetière de



Vue générale du camp XIB Fallingbostel



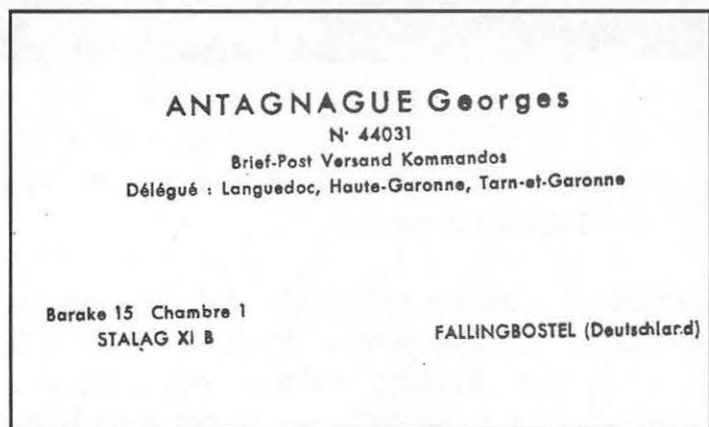
Intérieur d'un baraquement.

GRABOW) camp de triage à côté de Berlin, où ils séjournent du 19 juin au 19 juillet 1940 et qui contient 80.000 prisonniers.

Il est ensuite conduit près de Hanovre au stalag XI B de Fallingbostel : 32983 prisonniers en Juin 43 (voir Questions d'Histoire N° 7 P 24 et 25). Intégré dans une équipe de cinquante hommes, il travaille à l'extérieur du camp chez un marchand de bois. Ils rangent des planches, des chevrons sous les ordres de la femme du marchand qui faisait partie des jeunesses hitlériennes. Le froid était intense : - 30°. Dans la forêt, ils devaient préparer des troncs de sapin destinés à accrocher le drapeau hitlérien devant les portes des maisons. Au cours d'une fausse manoeuvre, en chargeant le camion, il reçoit un tronc d'arbre sur la tête : traumatisme crânien, trois jours d'hôpital.

Le 26 Octobre 1942 il est affecté au Service des Postes, triant les lettres des prisonniers ; puis sera transféré à celui des douches.

Georges Antagnague a conservé de si nombreux documents qu'il nous est impossible de les publier tous ; un numéro entier de notre revue serait nécessaire. Mieux que des mots, ils traduisent la vie quotidienne. Ce sont des photos, l'une à l'intérieur de la baraque où ils dormaient "on nous portait la nourriture, nous avions toujours faim, je pesais 82 kilos au départ et 62 kilos au retour", des exemplaires d'un journal du camp "Unir", des chansons inédites et illustrées, des programmes de festivités sportives ou théâtrales, le menu d'une fête occitane le 23 Mai 1943 avec sardines et cassoulet ; le tout écrit ou dessiné à la main et parfois imprimé ; l'un de ses camarades travaillant dans une imprimerie lui avait même confectionné une carte de visite. Pendant certaines périodes, il écrivait son journal.



Les contraintes, la guerre, l'inquiétude, l'espoir n'avaient pas pour autant disparu de sa vie. Il a, comme bien d'autres prisonniers, assisté aux bombardements par les alliés. "Un avion faisait le tour de la cible, avant le lancement des bombes sur les voies ferrées, sur la ville de Hanovre". La bataille se rapprochait. Enfin, c'est le mois de Mai 1945.

"On se promenait, on a vu des allemands tout habillés de blanc, ils se

préparaient à partir en Russie. On les faisait saouler avant le départ". "Les Anglais et les Américains se sont rejoints, nous avons été libérés, et vite fait." Désinfection, recensement des noms, et deux ou trois jours après, départ en camions vers la Hollande. "Nous devions partir en avion mais il y a eu un accident". Ensuite on les a dirigés en train vers Dunkerque avec deux ou trois jours d'attente en Belgique. "Le 08 Mai 1945, j'arrivai à Toulouse à deux heures du matin. J'étais accueilli dans un hôtel en face de la gare. Ma famille ayant été prévenue, à trois heures j'étais à Blagnac. En chemin, j'ai bu du vin quand je pouvais".

Son retour à la vie active se fait d'abord à l'hôpital car il avait des pertes d'équilibre, d'abord un mois, puis un autre mois, à la caserne Caffarelli ou à l'hôpital Purpan.

Il revient à la "vie normale, une vie qui a bien changé, la pénurie subsistait". Sa famille aussi a évolué, sans lui. Les enfants ne savent pas cacher leurs sentiments et sa petite fille Rose demande à sa mère : "Qui c'est ce Monsieur ?"

Il doit pourtant réapprendre à vivre, à se réintégrer dans son nouveau milieu. Il trouve "que les gens se foutaient de vous". Un copain de captivité lui écrit ses impressions de retour "Sois honnête et crève de faim". Bien pessimiste ce retour !

Après divers examens, il est réintégré à l'usine d'aviation, nationalisée entre temps. Il retrouve son métier, travaille sur des maquettes d'avion, (encombrement, voilure), mais aussi des formes grandeur nature. Il est toujours fier d'avoir participé à la construction d'avions prestigieux et oubliés : le "Languedoc", "l'Armagnac", le "Leduc".

Georges Antagnague, 91 ans, continue de classer, d'archiver d'innombrables documents sur sa vie et la vie de Blagnac, son village.

MAXIME LACONDE

Engagé volontaire pour cinq ans en 1936, il part directement au front, près de la ligne Maginot, dès la déclaration de guerre (voir Questions d'Histoire N° 5 P.20).

Au moment de l'offensive éclair de Mai 1940, il se retrouve dans le Doubs avec son régiment, le 11^e régiment d'infanterie. Toute sa section, environ quatre vingts hommes avec ses officiers, est tout près de la frontière suisse. Les Allemands qui les poursuivent tirent sur le territoire suisse et les douaniers permettent le passage de ces quatre vingts soldats qu'ils désarment immédiatement. Pendant deux heures et demi, ils parcourent de nuit la montagne, pour ensuite atteindre Schaffhouse sur la rive droite du Rhin.

Là, ils sont bien accueillis par la Croix Rouge Suisse qui recueille tous les renseignements nécessaires, noms et adresses. Ils sont ensuite dispersés. Maxime Laconde se retrouve à Lucerne à soixante kilomètres de Berne en Suisse Allemande, dans un camp installé à l'école de Schonbul. Les enfants étaient recueillis dans des châteaux et monastères voisins. A Schonbul, la vie était tranquille, bien nourris, couchés sur la paille, un peu trop paisible au gré de Maxime Laconde.

Le jour où l'on demande des volontaires pour le travail, il accepte et se retrouve dans une grande ferme à Urtenin, gros village de 3.000 habitants environ. C'est une grosse fromagerie où tous les paysans des environs apportaient leur lait pour la fabrication du fromage de gruyère. Maxime recevait le lait à cinq heures et demi tous les matins dans les grandes cuves de 2000 litres qu'il avait soigneusement nettoyées ; trois d'entre elles étaient réservées pour le fromage, deux autres pour la fabrication du beurre, où le lait serait écrémé au bout de quarante huit heures. Le directeur de la fromagerie venait contrôler, puis Alfred, le sous-chef, mettait la présure pour faire cailler le lait.



L'après-midi, il aidait les jardiniers, nettoyait les cuves pour le lendemain. Dans cette ferme, ils étaient quatre travailleurs, nourris à la table familiale, dormant dans de "belles chambres". En somme, la belle vie, comme "chez nous", presque, car ils étaient tout de même surveillés. Un lieutenant suisse venait chaque deux jours s'assurer de leur présence. Un dimanche, ils étaient allés assister à un match de football avec le directeur. Au retour, ils étaient en retard, mais le lieutenant les attendait.

Une possibilité de s'évader lui a été offerte par un camionneur de Toulouse qui venait régulièrement chercher du fromage pour l'intendance militaire de l'armée d'armistice. Il refuse.

Scapini, nommé en Novembre 1940 représentant du Maréchal Pétain auprès de Hitler (v. Questions d'Histoire N° 7 P.25) chargé de s'occuper des prisonniers de guerre, négocie le rapatriement de certains d'entr'eux d'Allemagne ou de Suisse.

C'est ainsi que Maxime Laconde est libéré en Novembre 1941, avec les 22.000 internés en Suisse qui sont rapatriés. La ligne de démarcation est franchie à Ambérieux. Il est démobilisé à son arrivée à Toulouse car son engagement volontaire de cinq ans est terminé. Mais il a droit à un emploi réservé dans le génie. A ce titre, il est embauché à Compans-Caffarelli pour l'entretien des casernes (vitres, électricité, plomberie, tous travaux nécessaires). Il travaille avec le "casernier". Le génie étant dissous en 1946, il est muté au Service de Santé, à l'hôpital Larrey jusqu'à sa retraite.

Plusieurs blagnacais étaient aussi internés en Suisse : Ribet, Caploc qui s'est évadé ; Rossignol était à Zurich ainsi que le docteur Loubet, bien connu aux Sept-Deniers.

ANDRE COLMEL

Fait prisonnier dans les Ardennes (voir Questions d'Histoire N° 5 P.21) près de Sion, et de la statue de Maurice Barrès, il est transféré de camp en camp : à Sainte-Menehould "où nous mangions les feuilles des arbres", puis au fort de Vaudemont, enfin



UN CHAMPION CYCLISTE

EMILE MASSON

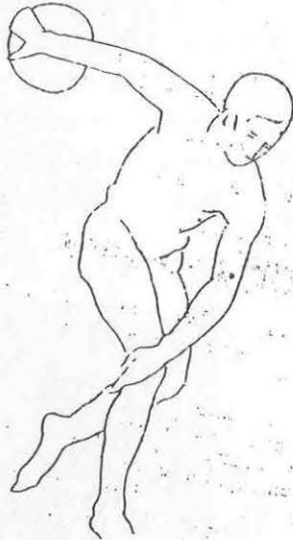
AU STALAG XI B

Une allure sympathiquement ouverte, un corps bien charpenté, reposé, des jambes longues et fortes, des muscles tel est en gros le portrait d'EMILE MASSON, champion cycliste.

L'année suivante, il s'affirme davantage. Dans Paris-Nice qu'il termine cinquième, il sera l'habitude.

VI

Voyez c'est une grave question que cette histoire de Cupidon. Ce n'est pas une mince affaire entre nous, on a de nos fr... Ce sera mais je vous dit tous p... n'... en r



ON EN A PERDU L'HABITUDE

STALAG XI B. FALLINGBOSTEL
LUNDI 26 MAI 1942

Sous le patronage du Journal "UNIR"
Au profit des familles nécessiteuses
des prisonniers du Stalag.

GRANDE FETE SPORTIVE

organisée sous les auspices du GAF
par le COMITE DES SPORTS
des PRISONNIERS DE PROVINCES

ON N'EST PAS DU MILIEU.
-o-o-o-o-o-JAVA-o-o-o-o-o-

Paroles de R. Guérin.

Musique de M. de Rienzo



Y'a des gens qui se fi--gu--rent que pour dan--ser la ja--va.

Musique, chants, sport

Micheline jusqu'à Limoges, train jusqu'à Toulouse, arrivée à Blagnac. André Colmel se présente à la caserne Compans pour se faire démobiliser. Il est très mal reçu par l'officier de service "Vous n'êtes pas digne d'être Français, vous avez manqué à votre parole".

Stupéfait, André Colmel revient chez ses parents; Le voilà donc dans une situation illégale, sans papiers d'identité, sans cartes de ravitaillement, en principe recherché par la gendarmerie qui ne manifestera aucun zèle. Sa femme, par contre, est en situation tout à fait régulière.

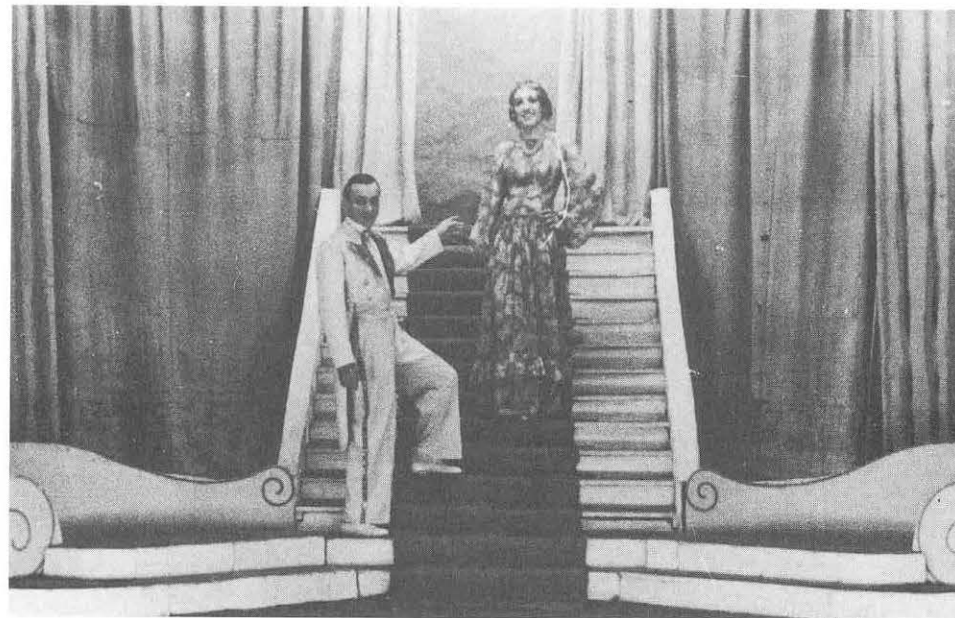
Le couple s'installe et travaille à la ferme des parents d'André, jusqu'au départ des Allemands où tout redevient normal. Ils ont su plus tard que la gendarmerie française de la zone interdite, chargée de l'enquête sur leur évasion, s'est contentée d'interroger les parents de Madame Colmel.

La police allemande, peu présente dans la région, avait bien d'autres problèmes plus importants à régler pour s'occuper elle-même de ces recherches.

JEAN GRAZIDE

Pendant la "drôle de guerre" Jean Grazide est sur la rive gauche du Rhin (Voir Questions d'Histoire N° 5 P.20).

Lors de l'offensive allemande il doit se replier avec son unité près de Besançon, jusqu'au village de Mont-Laval près de la Suisse. Le Maire veut les aider à franchir la frontière, mais leur commandant refuse et le combat s'engage avec leurs poursuivants. Jean Grazide est sous les ordres du Capitaine Roche, de Blagnac, vétéran de la guerre de 1914. Des groupes de corps-francs attaquent, Fano, de Blagnac aussi, faisait partie de l'un d'eux. Evidemment il y a beaucoup de victimes, les blessés



Le music-hall : la commère et le compère. Quel beau couple !

sont soignés par le docteur Roques de Saint Martin du Touch, les morts sont enterrés sur place, des fossoyeurs devenant eux-mêmes des victimes. Malgré cette résistance, les Allemands sont victorieux et si quelques soldats ont réussi à gagner la Suisse, la plupart d'entre eux sont faits prisonniers, conduits en train jusqu'à Rasbeck entre Lubeck et Hambourg. Par groupe de dix ou quinze, ils travaillent dans les champs avec des attelages de chevaux et non de boeufs comme dans notre région. Ils ont droit à deux lettres par mois. Jean Grazide mentionne comme adresse "Chemin Soun Foutut" (ils sont foutus) et le facteur blagnacais traduit sans peine "Chemin de Bélisaire".

Entre eux, les prisonniers parlaient librement devant les allemands, commentant leur vie quotidienne sans ménager leurs vainqueurs. Mais un jour, leur patron qui était aussi Maire du village leur dit tranquillement en s'exprimant dans un bon français "vous savez, il y a longtemps que je vous comprends", il avait appris notre langue au lycée de Lubeck !



Fête des provinces : le Languedoc-Roussillon.

Les prisonniers avaient monté un petit orchestre, les instruments ayant été procuré par les responsables du camp soucieux de maintenir le moral des captifs. Le soir après leur travail ils jouaient et chantaient en chœur "Tout va très bien, Madame la Marquise" grand succès de l' orchestre de Ray Ventura.

Un de leurs camarades avait réussi à fabriquer un poste de radio. Ils écoutaient les émissions françaises de Radio-Londres et connaissaient ainsi l'évolution de la situation militaire. C'est ainsi qu'ils ont connu dès le lendemain, le bombardement de l'aérodrome de Blagnac. Dans la région aussi les bombardements se multipliaient. Ils ont pu assister de loin à ceux de Hambourg, particulièrement spectaculaires et meurtriers. Plus près de chez eux, vers Pâques 1945, c'est Lubeck, à quatre kilomètres, qui fut atteint.

"Plus d'une centaine de bombardiers, venant de l'Ouest attaquaient par groupe de trois".

Les prisonniers, de plus en plus optimistes, communiquaient certaines nouvelles à leur patron, qui se refusait à les croire. Malgré l'ampleur des bombardements, malgré l'arrivée des premiers réfugiés hébergés à la ferme, les Allemands, gagnés par l'inquiétude, espéraient toujours. Pourtant, les armées alliées approchaient.

"Le 02 Mai 1945, comme tous les jours, je vais soigner les vaches. J'entends un bruit de convoi inhabituel sur l'auto-route cimentée voisine de la route pavée que je remonte avec ma charrette de paille, tirée avec peine par mes chevaux. Je rentre à la ferme et je dis aux allemands, au patron : ils arrivent". Pas de réponse. Mais le roulement des chars se précise, on aperçoit leurs silhouettes. Je refuse de transporter un deuxième voyage de paille. "Je suis libre, vous n'êtes plus maîtres de moi".

Les chars arrivent. C'est une division de blindés anglais. Ils viennent de libérer le camp de déportés de Bergen-Belsen, et décrivent, bouleversés, les

Breton et Polonaises.





Emile Masson embrasse la Vendéene.

horreurs qu'ils viennent de découvrir. Le maire refuse d'admettre la vérité, affirmant avoir toujours tout ignoré. Jean Grazide et ses compagnons ne se décident pas à accompagner les Anglais qui leur proposent de les amener vers le camp de Bergen-Belsen.

C'est la fin. Sous les ordres d'un officier du Stalag voisin, rassemblement à Lubeck, le dimanche matin à cinq heures. Recensement, puis départ en camion allemand jusqu'à Brême, en train vers la Hollande, la Belgique, enfin la France.

L'orchestre joue une vibrante Marseillaise accompagnée par les chœurs improvisés. Le train ne passe pas inaperçu dans les gares traversées. Le Dimanche suivant à cinq heures du matin, c'est l'arrivée à Toulouse puis à Blagnac.

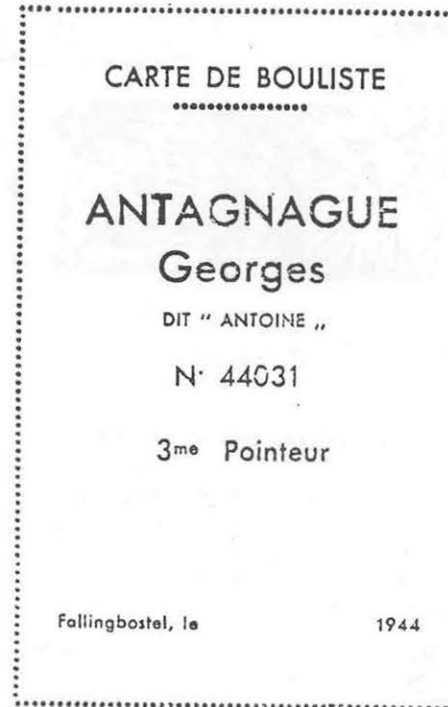
En 1972, leur ancien patron qui n'est plus maire du village (les nazis ayant été remplacés) invita quelques anciens prisonniers à venir passer quelques

jours chez lui avec leur femme. Ils furent très bien reçus. Cet ancien patron avait fait ses études au lycée de Lubeck en même temps que Willy Brandt ; la mère de ce dernier travaillait d'ailleurs dans une épicerie de Lubeck.

Jean Grazide parle avec nostalgie de ce drôle de séjour. Willy Brandt, alors chancelier de la RFA, était invité. Il n'a pas pu venir car il était souffrant "Dommage, j'aurais bien aimé le rencontrer, et parler avec lui."

J. WEIDKNET

Je remercie Georges Antagnague, Maxime Laconde, André Colmel, Jean Grazide, qui ont bien voulu évoquer leurs souvenirs et me confier les très documents qui illustrent cet article.



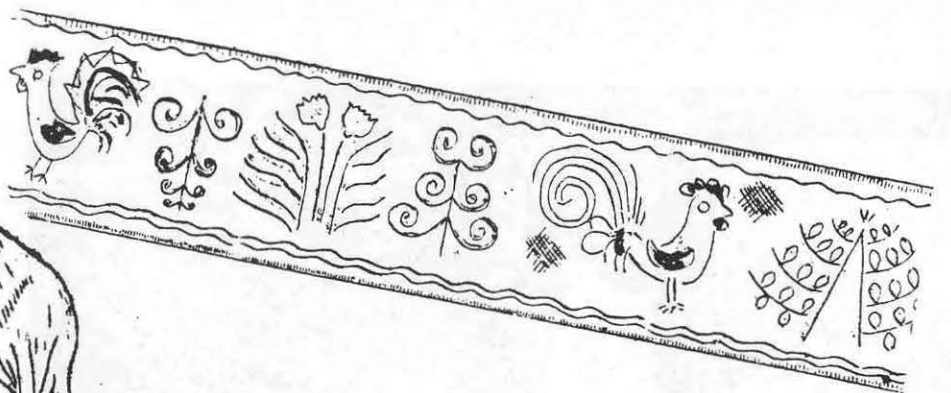
Carte de bouliste.

MAZEPA

Tragedija u 5 činova od Juliusa Slovackog.

- L I C A -

Jan Kazimir
 kraljev paž
 da
 a, vojvodina supruga
 jen vojvodin sin, iz prvog braka
 ka } vojvodine služavke
 loa dvorca
 evo slugo, plemić!



VAL MAI PETAR EN COMPANHA
 QUE CREVAR SOL



Imprimerie "LA CLOCHE"

Festa
 de Santa Estella
 al Stalag XI B
 23 de Mai 1943
 TAULELADA

Sardas

Casolel com à Castel Nou
 à quicòm broche

Còces

Bièra

"Lo vin nos fare pas mal"

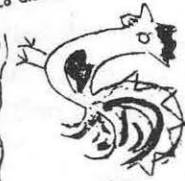
Escola de la Gabia

Fondada al Stalag XI B.
 Lo 18 Fevrier 1943.
 Athada al Felibrige lo 13 de Junh 1943.

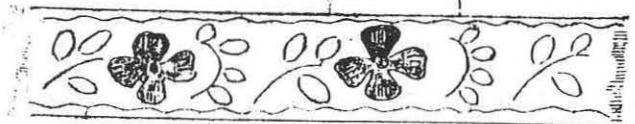
CARTA DE MEMBRE

Delivrada al Senhe:

Lo
 La Clavaira Lo Membre Lo Capistal



PROGRAMA



Toulouse, la Pologne, plus de frontières au camp.